

Vous pourrez, pour mieux saisir les enjeux du sujet proposé, regarder avec soin les tableaux de Mondrian, fournis (Cf. Annexes).

CORPUS

Texte A : Chateaubriand, « La Forêt », *Tableaux de nature*, 1829.

Texte B : Rainer Maria Rilke, *Sonnets à Orphée*, 1922.

Texte C : Philippe Jaccottet, *A travers un verger*, 1984.

QUESTION (6 points) Consacrez une heure à ce travail !!!

Comment la nature en général, l'arbre en particulier, sont-ils représentés dans ces trois poèmes ?

La réponse à cette question doit être rédigée mais brève, de l'ordre d'une demi page à une page maximum.

**TRAVAIL D'ECRITURE (14 points) Vous traiterez ensuite, au choix, l'un des sujets suivants :
Consacrez trois heures à ce travail !!!**

Sujet I : Commentaire.

Vous commenterez l'extrait de *A travers un verger* (Texte C rédigé par Philippe Jaccottet).

Sujet II : Dissertation.

La poésie a-t-elle pour fonction de décrire la réalité ?

Vous répondrez à cette question dans un développement composé, en prenant appui sur les textes du corpus, ceux que vous avez étudiés en classe et vos lectures personnelles.

Vos travaux seront structurés de la façon suivante :

[Alinéa] Introduction générale.

[Alinéa] Thèse n°1 :

[Alinéa] § n°1 :

[Alinéa] § n°2 :

[Alinéa] Transition.

[Alinéa] Thèse n°2 :

[Alinéa] § n°1 :

[Alinéa] § n°2 :

[Alinéa] Conclusion générale.

La forêt

Forêt silencieuse, aimable solitude,
Que j'aime à parcourir votre ombrage ignoré !
Dans vos sombres détours, en rêvant égaré,
J'éprouve un sentiment libre d'inquiétude !
5 Prestige de mon cœur ! je crois voir s'exhaler
Des arbres, des gazons, une douce tristesse :
Cette onde que j'entends murmure avec mollesse,
Et dans le fond des bois semble encor m'appeler.
Oh ! que ne puis-je, heureux, passer ma vie entière
10 Ici, loin des humains ! - Au bruit de ces ruisseaux,
Sur un tapis de fleurs, sur l'herbe printanière,
Qu'ignoré je sommeille à l'ombre des ormeaux !
Tout parle, tout me plaît sous ces voûtes tranquilles :
Ces genêts, ornements d'un sauvage réduit,
15 Ce chèvrefeuille atteint d'un vent léger qui fuit,
Balancent tour à tour leurs guirlandes mobiles.
Forêts, dans vos abris gardez mes vœux offerts !
A quel amant jamais serez-vous aussi chères ?
D'autres vous rediront des amours étrangères ;
20 Moi de vos charmes seuls j'entretiens vos déserts.

Or, un arbre monta, pur élan, de lui-même.
Orphée chante ! Quel arbre dans l'oreille !
Et tout se tut. Mais ce silence était
lui-même un renouveau : signes, métamorphose...

Faits de silence, des animaux surgirent
des gîtes et des nids de la claire forêt.
Il apparut que ni la ruse ni la peur
ne les rendaient silencieux ; c'était

à force d'écouter. Bramier, hurler, rugir,
pour leur cœur c'eût été trop peu. Où tout à l'heure
une hutte offrait à peine un pauvre abri,

— refuge fait du plus obscur désir,
avec un seuil où tremblaient les portants, —
tu leur dressas des temples dans l'ouïe.

Orphée : Poète musicien des légendes de Thrace, fils du roi Œagre. Par son chant il devint le maître des créatures, charmant les animaux, les plantes, et les pierres même. Après la mort de son épouse, Eurydice, il alla la réclamer aux Enfers, et Hadès se laissa fléchir. Mais, sur le chemin du retour, Orphée se retourna malgré l'interdiction qui lui en avait été faite, et Eurydice disparut à jamais. Il fut foudroyé par Zeus ou, suivant une autre tradition, mis en pièces par les Ménades. On lui attribuait l'invention de la lyre et des rituels divinatoires et magiques. **[Encyclopédie Larousse.fr Décembre 2014]**

¹ *Sonnets à Orphée* (1922), in *Poésie*, Rainer Maria Rilke, traduction de Maurice Betz, éd. Emile-Paul frères, Paris, 1942.

Chaque fois que je suis passé, en cette fin d'hiver, devant le verger d'amandiers de la colline, je me suis dit qu'il fallait en retenir la leçon, qu'ils auraient tôt fait de se taire comme chaque année ; sans cesse autre chose m'a distrait de cette tâche, de sorte qu'à présent je ne peux plus me fier qu'au souvenir que j'en ai, déjà trop vague, presque effacé, incontrôlable. Néanmoins, je ne me déroberai pas.

C'était comme si je découvrais une espèce différente d'amandiers (probablement du seul fait de leur nombre, ou de leur répartition, du lieu ou même de la couleur du ciel durant ces jours-là). Leur floraison semblait plus confuse, insaisissable ; et surtout d'un blanc moins pur et moins éclatant que celui d'une fleur isolée, observée de près. Aurais-je dû regarder mieux, m'arrêter, réfléchir ? Ou est-il préférable de ne l'avoir pas fait, justement ? De toute façon, à présent, c'est trop tard. Il ne me reste plus dans la mémoire qu'un brouillard à peine blanc, en suspension au-dessus de la terre encore terreuse, devant les sombres chênes verts, en ce bas de pente ; ce bourdonnement blanc... Mais « blanc » est déjà trop dire, qui évoque une surface nette, renvoyant un éclat blanc. Là, c'était sans aucun éclat (et pas transparent pour autant). Timide, gris, terne ? Pas davantage. Quelque chose de multiple, cela oui, un essaim, de multiplié : des milliers de petites choses, ou présences, ou taches, ou ailes, légères — en suspens, de nouveau, comme à chaque printemps ; une sorte d'ébullition fraîche ; un brouillard, s'il existait un brouillard sans humidité, sans mélancolie, où l'on ne risque pas de se perdre ; quelque chose, à peine quelque chose.

Essaim, écume, neige : les vieilles images reviennent, elles sont pour le moment les moins disparates. Rien de mieux.

Ce qui, à la réflexion, s'imposait, c'était l'extrême légèreté, l'absence d'éclat, l'état de suspension au-dessus du sol, une certaine confusion plaisante et vive ; à la limite du perceptible.

D'autre part, il me fallait, comme toujours, écarter ces rapprochements avec le monde humain qui faussent la vue : enfants rieurs, jeunes filles, communiantes ; ou même avec les anges. C'était encore des arbres, c'était, quoi ? ce qui désarme et provoque la pensée. Ce qui vous arrête, mais sans vous héler, au passage. Signes d'un autre monde, trouées ? Et déjà je ne les vois plus, ils n'auront duré que peu de jours.



Mondrian, Arbre bleu, 1911.



Mondrian, Arbre gris, 1912.



Mondrian, Le pommier en fleurs, 1912.

Le Pommier en fleur (1912) constitue l'aboutissement de la concentration et de la méditation du peintre face aux arbres. Depuis *l'Arbre rouge* (1909) jusqu'à ce pommier réduit à un réseau de courbes et de droites fibreuses comme en apesanteur, l'évolution vers l'abstraction est patente. On notera que la profondeur a été gommée, l'horizon évacué. Les plans se sont comme rapprochés jusqu'à se fondre en une surface plane. L'espace s'est dissous en un éther aux tons pastels - vert jade, jaune, mauve - lisse et légèrement glacé.

Alors que dans l'œuvre de 1909, l'arbre - que n'aurait pas renié le fauvisme - se trouvait comme serti dans un espace azur, dans celle de 1912, c'est cet espace même, rendu quasi neutre, qui se trouve enchâssé entre les branches filiformes du pommier aux fleurs invisibles.²

² <http://bergerault-univ-tours.fr/bergerault2001/corriges/doc9/AutrelecturedeSGermain.htm>

Fin de soirée. Pays plat. Vaste horizon. Très haut : la lune.

Y Comme c'est beau !

X Quelle profondeur de ton et de couleur !

Z Quel repos !

Y Ainsi la nature vous émeut, vous aussi ?

Z S'il n'en était pas ainsi, je ne serais pas peintre.

Y Comme vous ne peignez plus d'après la nature, je croyais qu'elle ne vous touchait plus du tout.

Z Au contraire, la nature m'émeut profondément. Je la peins seulement d'une autre manière.

Extrait du texte *Réalité naturelle et réalité abstraite*, publié par Mondrian dans la revue *De Stijl* en 1920 (texte réédité en 2010 à l'occasion de l'exposition au Centre Pompidou).